

« Maroc, c'est le choc ! » : vulnérabilités extrêmes et tactiques de survie des migrants d'Afrique subsaharienne

*“Maroc, it's a shock”: Extreme Vulnerabilities and Survival Tactics of Migrants
from Sub-Saharan Africa*

Annélie Delescluse



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/popvuln/4462>

DOI : [10.4000/popvuln.4462](https://doi.org/10.4000/popvuln.4462)

ISSN : 2650-7684

Éditeur

LIR3S - Laboratoire Interdisciplinaire de Recherche "Sociétés Sensibilités Soins" (UMR 7366 CNRS-uB)

Ce document vous est offert par Université de Liège



Référence électronique

Annélie Delescluse, « « Maroc, c'est le choc ! » : vulnérabilités extrêmes et tactiques de survie des migrants d'Afrique subsaharienne », *Populations vulnérables* [En ligne], 9 | 2023, mis en ligne le 12 juillet 2023, consulté le 22 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/popvuln/4462> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/popvuln.4462>

Ce document a été généré automatiquement le 17 juillet 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

« Maroc, c'est le choc ! » : vulnérabilités extrêmes et tactiques de survie des migrants d'Afrique subsaharienne

“Maroc, it's a shock”: Extreme Vulnerabilities and Survival Tactics of Migrants from Sub-Saharan Africa

Annélie Delescluse

I. Introduction

- 1 Dans l'appartement où dix migrants attendent le jour de leur retour pour la Guinée, le Cameroun ou la Côte d'Ivoire, Armand¹ [Ivoirien, né en 1987], bénévole à la Caritas, veille au bon fonctionnement du lieu d'hébergement temporaire réservé aux bénéficiaires du programme AVRR² mis en place par l'Organisation internationale des migrations (OIM) à Rabat. Sa tâche n'est pas facile, raconte-t-il, notamment en raison des troubles mentaux dont souffrent deux jeunes Guinéens qui s'apprêtent à rentrer à Conakry. L'un passe ses nuits à essayer de sortir dans la rue, parfois dévêtu, l'autre, qui raconte avoir bien connu Nicolas Sarkozy, s'adresse à voix haute à l'ancien président français. Deux jeunes femmes de nationalité camerounaise font des allées et venues dans l'appartement, élaborant des plans pour différer leur retour à Yaoundé afin de ne pas révéler l'échec de leur séjour au Maroc à leur entourage. Pour Armand, ce sont d'abord les séjours dans les campements informels qui jouxtent les enclaves de Melilla et de Ceuta³ qui « bouleversent la tête » des migrants. Il évoque ensuite, indépendamment des tentatives d'entrée en Espagne, les facteurs de souffrance psychique liés aux problèmes économiques et au racisme. De fait, au Maroc, il est fréquent que les migrants se disent stressés, comme l'illustrent ces phrases régulièrement entendues : « Le Maroc chauffe la tête » ou encore « Ma tête est boxée ».

Ces expressions en nouchy⁴ évoquent de façon imagée la permanence des soucis qui rongent l'équilibre psychique.

- 2 Même si les nombreux travaux qui ont émergé dans les années 1990 et 2000 ont permis d'établir la diversité des profils et des projets des migrants en provenance d'Afrique subsaharienne (Bensaad, 2005 ; Escoffier, 2006 ; Bredeloup, 2009 ; Peraldi, 2011 ; Alioua, 2011), nombre d'entre eux, qui s'inscrivent dans le paradigme transnational, ont eu tendance à surestimer l'autonomie et la capacité des migrants à se déplacer et à sous-estimer les violences qu'ils subissent. De plus, à l'exception de quelques travaux (Timéra, 2009 ; Pian, 2009 ; Tyszler, 2019 ; Bureau, 2020), le racisme anti-Noirs demeure un prisme de lecture assez peu développé, ou alors au second plan, la race étant souvent abordée par le prisme de la classe (El Miri, 2018). L'article présente donc un premier intérêt, celui de mieux penser l'expérience sensible de la vulnérabilité qui résulte de la précarité économique et de la violence rencontrée, notamment face aux « clochards⁵ » et aux policiers. Son autre spécificité est de s'intéresser aux corps des migrants, conçus comme des surfaces sur lesquelles des « régimes de vérité⁶ » s'inscrivent, en tant que lieux de domination, mais aussi de résistance créative (Foucault, 1975 et 1976).
- 3 L'article traite d'abord des périodes de grande vulnérabilité économique au cours desquelles les besoins vitaux que sont la nourriture, l'habitat et la chaleur ne sont pas assurés. Il s'intéresse ensuite au sentiment d'insécurité provoqué par des épisodes de violences dans l'espace public qui mutilent parfois les corps de façon définitive ; l'expérience spécifique des femmes, particulièrement exposées aux violences sexuelles, sera détaillée. Seront également étudiées les tactiques (de Certeau, 1990) déployées par les personnes migrantes pour survivre en cas d'extrême nécessité, notamment via la pratique de la mendicité ou des échanges economico-sexuels.
- 4 Les données présentées dans cet article ont été recueillies dans le cadre d'une enquête multi-située réalisée au Maroc, dans plusieurs quartiers de Rabat (médiina, douar Doum, Takaddoum et Fadesa), au Sénégal, à Dakar, et en Île-de-France entre 2016 et 2019 auprès d'une cinquantaine de migrants âgés de 25 à 35 ans (35 hommes et 15 femmes) originaires d'Afrique de l'Ouest (Côte d'Ivoire n=28, Sénégal n=17) et d'Afrique centrale (Cameroun n=7, République démocratique du Congo et Congo n=4). Les observations ont été complétées par une trentaine d'entretiens biographiques et l'analyse de quatre ouvrages autobiographiques⁷. En 2016, date à laquelle j'ai débuté l'enquête, les jeunes suivis vivaient en moyenne depuis quatre ans au Maroc et près des trois quarts étaient entrés par les aéroports dans le royaume, ce qui correspond également aux résultats de l'enquête nationale réalisée par le Haut-Commissariat au Plan (HCP) en 2021⁸. Dans le quartier du douar Doum (un secteur urbain périphérique situé à l'est de Rabat), j'ai cohabité⁹ entre 2016 et 2018 durant sept mois avec des ressortissants ivoiriens qui louaient un appartement de trois pièces. L'objectif était de m'imprégner de leurs actions, de leurs discours et de leurs visions du monde via la pratique ethnographique qui « consiste dans l'observation et la description la plus précise possible des détails en apparence les plus anodins » et suppose « une attention et un souci du précis qui réintègre le sensible dans la connaissance » (Laplantine, 2018, p. 18). En partageant leurs conditions de vie et en cernant les écarts entre leurs discours et leurs pratiques quotidiennes, il s'agissait à la fois d'analyser les conditions de vie objectives des migrants qui y résidaient mais aussi le sentiment de vulnérabilité qu'ils pouvaient ressentir.

II. La faim, le froid et l'habitat précaire : les corps surexposés

- 5 « Maroc, c'est le vrai choc ! », disent régulièrement les ressortissants ivoiriens à Rabat. Certains ont déjà connu des formes de débrouillardise économique¹⁰ durant leur jeunesse en Côte d'Ivoire, mais ils n'avaient pas vécu de périodes aussi éprouvantes durant lesquelles les besoins vitaux que sont la nourriture, l'habitat, la chaleur et la sécurité n'étaient pas assurés. Nous qualifions ces moments significatifs ou importants d'« évènements marquants », à l'instar de Michèle Leclerc-Olive (2009, p. 334) :

Les évènements marquants sont les points nodaux de l'expérience biographique : c'est au moment où les représentations incorporées de soi, de la société et du monde sont bousculées que le sujet s'interroge, interprète, tente de produire un sens, de nouvelles représentations [...]. Il crée de multiples dissonances : cognitive – il donne à penser –, affective (voire physique) – il peut faire souffrir – et morale – on s'interroge sur l'injuste de la situation.

- 6 Dans les discours des Ivoiriens qui résident au douar Doum, ces moments où ils ont manqué de tout font d'autant plus rupture qu'ils n'avaient pas été imaginés, la plupart d'entre eux pensant rejoindre le Maroc pour travailler¹¹. Aussi, la vulnérabilité liée aux revenus pèse très lourdement dans leur quotidien ; celles et ceux qui le peuvent cumulent plusieurs activités comme le commerce informel, la restauration et le travail domestique pour les femmes, et le lavage-automobile et le travail de manœuvre dans le bâtiment pour les hommes. Toutefois, il leur a fallu faire face aux imprévus et aux désillusions en arrivant au Maroc et attendre plusieurs mois pour obtenir les contacts et le savoir-faire permettant de réaliser ces activités.
- 7 Toutes les personnes interrogées mettent en récit des périodes de dénuement extrême au cours de leur première année de présence au Maroc. Un « évènement marquant » se retrouve au cœur de ces périodes de vulnérabilité : le manque de nourriture. « Des fois, il m'arrivait de m'asseoir dans ma chambre, moi seul, et de pleurer comme un enfant. À un moment donné, même un dirham pour acheter du pain, je n'avais pas », nous dit Patrick [Sénégalais, né en 1989]. Pour calmer la faim, il boit de l'eau chaude dans laquelle il a versé du sucre. En termes de perceptions intimes, le fait d'être affamé produit chez lui colère et amertume. Il s'interroge sur la raison pour laquelle il est venu au Maroc alors qu'il n'avait jamais connu la misère au Sénégal, même s'il y a expérimenté une forme de « galère » en tant que jeune déscolarisé vivant de petits boulots¹². À la même période, il se retrouve dans l'impossibilité de payer le loyer de sa chambre. La propriétaire du logement qu'il occupe met à plusieurs reprises ses affaires sur le pas de la porte jusqu'à ce qu'elle les jette dans la rue après les avoir aspergées d'eau. Une période d'errance commence alors pour lui puisqu'il est hébergé dans plusieurs endroits, et parfois même sur un lieu de travail provisoire, soit un chantier de la capitale économique.
- 8 Basile [Ivoirien, né en 1985, vendeur de téléphones] raconte lui aussi avoir parfois manqué de nourriture lors de ses deux premières années de séjour à Rabat. Pour calmer la faim, il lui est arrivé de récupérer dans la rue du pain rassis. Cette expérience inédite lui a donné l'impression d'être invisible, de ne compter pour rien : « Avant, j'étais qui ? Personne ! Personne ne me connaissait, personne ne savait même qu'il y a un Basile même qui existait sur la Terre. » N'ayant pas la possibilité de payer un loyer, il est

gracieusement hébergé par un Camerounais pendant six mois. La nuit, dans le quartier J5 de Rabat, il dort dans une pièce de quinze mètres carrés qu'il partage avec sept autres personnes : « Il n'y avait pas d'espace ! Le matelas, tout est collé. Et quand tu dors, tu choisis une position, si tu vas dormir sur ton dos, comme ça, tu vas rester comme ça jusqu'à... tu ne peux pas te tourner ! C'est comme dans une boîte de sardines ! » Cette image de la boîte de sardines illustre bien les logiques de gestion du corps dans un espace exigu, un corps transformé en objet qui doit prendre le moins de place possible. Plus tard, lorsqu'il parvient à gagner un peu d'argent après s'être improvisé vendeur de fripes, Basile loue une chambre avec deux compatriotes à Takaddoum. L'autre épreuve qu'il ne peut oublier, c'est l'arrivée de l'hiver, alors qu'il n'a pas de vêtements adaptés pour le froid : « C'était la galère totale. Je te dis, les vêtements que je suis quitté avec à Abidjan, c'est les mêmes six vêtements qui sont restés avec moi, presque sept mois ! Quand on est entrés dans le mois d'hiver, c'était petit T-shirt. Comment tu vas faire ici avec la fraîcheur ? » Ses maigres économies, englouties par le paiement du loyer, ne lui permettent pas de se payer un manteau.

- 9 La faim, la promiscuité des corps et le froid, il en est aussi question à plusieurs reprises dans le récit d'Aristide [Ivoirien, né en 1989]. À son arrivée à Rabat, il consacre ses économies au paiement des quatre prochains mois de son loyer, le laissant sans ressources pour se nourrir. ». Pour survivre, il exerce des petits boulots (distribution de prospectus, ménage, lavage-automobile, etc.), jusqu'à ce qu'il soit arrêté par la police dans le quartier Océan, en 2014. Après avoir passé trois jours dans un poste de police, il est conduit de force dans un minibus et relâché près d'Oujda, une ville située à la frontière algérienne, fermée depuis 1994. Il rejoint alors un campement informel de cinq cents migrants dans un « no man's land » situé près de l'université d'Oujda. Afin de pouvoir acheter de la bouillie confectionnée par des femmes immigrées qui survivent dans des petits campements de fortune, il vend des fagots de bois pour quelques dirhams. Jusqu'à ce qu'il rentre à Rabat trois mois plus tard, à la suite de la visite d'un agent consulaire, il est contraint de dormir à même le sol. En plein hiver, le sommeil n'est plus un temps de repos : surnommé « la sœur jumelle de la mort » (Yene, 2010, p. 193), il est au contraire particulièrement redouté. Cette expérience est d'autant plus bouleversante qu'Aristide était arrivé deux mois et demi plus tôt au Maroc en croyant intégrer un club de football. Les tactiques déployées pour survivre et la faiblesse de son corps malnutri et frigorifié se trouvent aux antipodes des rêves de réussite qu'il faisait en quittant Abidjan : « Tu étais amené à faire des choses qu'un homme ne peut pas faire juste pour avoir de quoi survivre. C'est là que tu vois que l'homme devient pareil à un animal, quand il n'a plus de ressources pour pouvoir subvenir à ses besoins ! »
- 10 Les souffrances éprouvées n'ont pas seulement porté atteinte à son corps, mais à toute sa personne, à son intégrité. L'expérience de survie à Oujda aura des répercussions sur tout le reste de son parcours. De retour à Rabat, il se déclare demandeur d'asile en espérant que l'attestation tamponnée par le Haut Commissariat aux réfugiés (HCR) pourra le protéger des refoulements opérés par les forces de l'ordre marocaines. La crainte de se faire arrêter de nouveau ou agresser explique pourquoi il porte toujours plusieurs couches de vêtements sur lui. Même l'été, il porte un caleçon long ou un pantalon de survêtement sous son jean. Sous plusieurs couches de tissus, le corps est davantage protégé face aux intempéries ou aux coups. Cette pratique, observée chez plusieurs hommes de l'enquête, était le plus souvent accompagnée de phrases de ce type : « On ne sait jamais dans ce pays », « Maroc, c'est le vrai choc » ou encore « Ici, il

faut toujours être prêt ». Rien ne peut assurément faire oublier les crampes de la faim et la froidure du sol sur lequel on grelotte.

- 11 Au fil des mois et des années passées au Maroc, les conditions socioéconomiques de Patrick, de Basile et d'Aristide se sont améliorées. Deux d'entre eux ont pu bénéficier d'une opération de régularisation mise en place dans le cadre de la Stratégie nationale d'immigration et d'asile (SNIA) impulsée par le roi du Maroc en 2013¹³ et ont obtenu un titre de séjour, ce qui leur a permis d'accéder au salariat, l'un dans un centre d'appel – un secteur économique qui emploie beaucoup d'Ivoiriens au Maroc (Weyel, 2015) – et l'autre dans une association caritative où il est agent d'accueil. Le troisième travaille pour un Marocain propriétaire d'une boutique de réparation de téléphones portables à Takaddoum. Aussi, leurs conditions d'habitat sont meilleures et, après que certains ont connu « l'habitat-sardine » et d'autres l'habitat dégradé dans des campements de fortune, ils vivent désormais en colocation. Toutefois, la difficulté à trouver un logement et la dureté des rapports avec les propriétaires et le voisinage sont une constante de leurs récits. Ce phénomène a été étudié par Alioua *et al.* (2016), qui écrivent que 56 % des immigrés interrogés se sont vu refuser des locations en raison de leur identification minoritaire. Cela explique pourquoi certains immigrés se rabattent sur des deuxièmes choix, dans des quartiers périphériques difficiles où les conditions d'habitat sont défavorables. Des formules telles que « Interdit de louer aux Africains » ou « Il est strictement interdit de louer des appartements à des Africains dans l'immeuble », qu'on peut trouver à l'entrée d'immeubles ou d'annonces locatives, ont été régulièrement photographiées et relayées sur les réseaux sociaux au cours des dernières années.
- 12 Il arrive aussi que les bailleurs en viennent à se désister au dernier moment et à utiliser la force pour expulser les occupants. C'est ce qui est arrivé à Sophie [Ivoirienne, née en 1979], qui a accumulé des petites économies grâce à une micro-activité commerçante afin de quitter un logement insalubre situé au douar Doum. Alors qu'elle vient d'entrer dans le nouveau logement avec son compagnon et leur fils, des Marocains armés de bâtons pénètrent les lieux et les somment de s'en aller. La famille réintègre alors son ancien logement en perdant la somme d'argent du premier mois de loyer déjà donnée au bailleur. Six mois après cette tentative de déménagement avortée, Sophie est diagnostiquée tuberculeuse dans un centre de santé à Rabat. Du fait de l'irrégularité de son séjour, elle ne bénéficie d'aucune couverture médicale et interrompt son traitement, faute d'argent. Son état empirant, et de peur qu'elle ne décède au Maroc et qu'il se retrouve seul avec leur fils, son compagnon organise son retour à Abidjan. Elle y décède en septembre 2020. Sa mort, que son ancien compagnon attribue à l'arrêt du traitement entamé à Rabat, est liée à la vulnérabilité socioéconomique et résidentielle qu'elle a expérimenté au Maroc durant quatre ans¹⁴. C'est donc également en termes de taux de mortalité qu'il faut penser les conséquences de la maladie, de la précarité, de la souffrance et de « l'incorporation de l'inégalité » des immigrés (Fassin, 1997). Ces différents exemples illustrent comment le manque de moyens économiques et la violence socio-raciale peuvent se conjuguer chez des populations soumises à des rapports de domination défavorables.

III. Les agressions dans les quartiers populaires : les corps mutilés

- 13 À Rabat comme à Casablanca, certains quartiers périphériques sont décrits comme étant véritablement pris en otage par des bandes de jeunes délinquants qui, sous l'effet de psychotropes, agressent violemment les habitants¹⁵. Or, être agressé met en jeu la survie et la préservation de soi. Le besoin de sécurité, au même titre que celui de se nourrir, de se vêtir et d'avoir un toit, constitue un besoin vital de l'être humain. Norbert [Ivoirien, né en 1991], un réfugié statutaire rencontré à Rabat, travaillait de nuit comme manœuvre dans une entreprise de marbrerie avant son agression en 2015, devant la porte de son logement au douar Doum. Au-delà des cicatrices laissées sur sa tête et son bas, sa main droite n'avait pas encore retrouvé toutes ses fonctions en juillet 2017, et ce malgré plusieurs opérations, car son organisme rejetait les broches posées par les chirurgiens. À la suite de cet évènement, Norbert a déménagé dans le centre-ville de Rabat où il paye un loyer beaucoup plus élevé qu'au douar Doum. Il travaille désormais comme téléopérateur dans un centre d'appel car, d'après lui, c'est la seule activité qui lui permette de ne pas trop solliciter sa main droite.
- 14 Face à la potentialité d'être agressé, la plupart des migrants noirs qui habitent dans des quartiers périphériques de Rabat limitent au maximum leurs déplacements ou ne se déplacent jamais seuls, ce qui a tendance à rendre leur quotidien routinier et monotone. « Les agressions, c'est tout ce qui nous fatigue dans le quartier. On va du travail à la maison, et de la maison au travail, comme si on était emprisonné », dit Gaby [Ivoirien, né en 1993], qui s'équipait d'un couteau de cuisine, glissé entre le tissu du caleçon et du pantalon, avant de se rendre dans le lavage-auto où il travaillait. Certains Sénégalais portent des grigris entrelacés autour de leur ventre, persuadés qu'avec ces protections, la lame de l'agresseur ne peut pas entrer dans leur chair. Les cicatrices laissées sur la peau par les agressions peuvent aussi attester de l'expérience vécue. Tel est le cas de Badara [Sénégalais, né en 1988], qui vit aujourd'hui en France et qui conserve une trace au front de son séjour dans le quartier J5 à Rabat. Signe physique d'un corps altéré, la cicatrice atteste de ce qu'il a vécu au Maroc sept ans plus tôt auprès des personnes à qui il raconte son expérience, une réalité qu'il associe à un racisme anti-Noirs et qui, selon ses dires, serait totalement banalisée dans le royaume chérifien :
- « Tous les Sénégalais se sont fait agresser au Maroc. C'est devenu une habitude. Pour moi, il n'y a pas eu de suite, ni de geste fort. Ce sont des choses qu'ils étouffent, qu'ils banalisent vite fait. Donc, ça se répète [...]. Un Marocain, même s'il est ivre, il n'ose pas poignarder un Américain ou un Français. Mais s'ils se disent " ah, c'est un Sénégalais, c'est un azzi [noir en darija, le dialecte marocain], on le tue, il n'y a pas de problèmes !" »
- 15 Pour Badara, ces incidents se répètent entre autres à cause de l'approche sécuritaire et de l'indifférence des autorités consulaires africaines à l'égard de ceux qui, comme lui, sont catégorisés comme des « aventuriers » ou bien des « migrants clandestins ». Ce phénomène avait suscité de nombreuses réactions en 2017, suite aux révélations de CNN à propos de la vente de migrants aux enchères dans la banlieue de Tripoli, en Lybie. Pour beaucoup d'Africains, l'absence de réactions fortes de leurs chefs d'État face aux traitements indignes infligés à leurs ressortissants sur les routes de la migration sonne comme un acquiescement. Dans une tribune publiée dans le journal *Le Monde* le 25 novembre 2017, les universitaires Achille Mbembe et Felwine Sarr sont revenus

sur les traitements indignes infligés aux femmes et aux hommes noirs à l'échelle de la planète pour en dresser un bilan sombre :

Le sujet africain de peau noire, le migrant, est devenu en ce XXI^e siècle, comme l'indiquait Césaire, cet « homme-famine », cet « homme-insulte », cet « homme-torture » : on peut à n'importe quel moment le saisir ; le rouer de coups, le tuer parfaitement, le tuer sans avoir de compte à rendre à personne ; sans avoir d'excuses à présenter à personne. C'est à cette réalité effroyable que nous devons faire face.

- 16 Au Maroc, le discrédit qui pèse sur les migrants noirs conduit souvent les autorités consulaires ou marocaines à expliquer les violences qu'ils subissent comme des conséquences de leur imprudence ou de leurs erreurs, surtout s'ils sont en situation irrégulière, et à abdiquer de leur mandat de protection.
- 17 Les femmes migrantes les plus précaires sont également exposées aux agressions dans l'espace public, comme Céline [Ivoirienne, née en 1993], employée domestique, qui est frappée par deux passagers dans un autobus en juillet 2019 car elle ne veut pas céder sa place à une Marocaine. Elle ne consulte pas de médecin ni ne dépose de plainte au commissariat de police du fait de l'irrégularité de son séjour. Les agressions des femmes sont aussi souvent à caractère sexuel, une spécificité du type de violences qu'elles subissent. Au quotidien, des gestes comme des pincements ou des tapes sur les fesses surviennent fréquemment dans l'espace public, mais les femmes peuvent aussi être contraintes à des relations sexuelles avec des inconnus. En 2016, Linda [Camerounaise, née en 1988] est trompée par un chauffeur de taxi qui l'emmène contre son gré dans un quartier éloigné du centre-ville de Rabat où elle souhaitait initialement se rendre. Une fois le véhicule arrêté, constatant que la rue est vide et le rapport de force inégal, car ils sont deux hommes dans le taxi, elle fait le choix de se montrer coopérative afin que, selon ses dires, « ils terminent vite ». Quatre ans plus tard, la jeune femme explique ainsi son raisonnement : si elle avait protesté, résisté et s'était agitée, les hommes auraient pris le risque de la blesser, voire de la tuer et de « jeter son corps quelque part ». Opter pour une attitude inverse lui a permis d'être vite libérée et de « gérer » cette situation périlleuse. En racontant « sa vérité » sur ce viol, sans se positionner comme une victime, Linda parvient à transformer cette catastrophe en expérience. Dans ce cas précis, céder sans consentir au viol lui a permis d'éviter l'explosion de violence physique qu'elle redoutait et de rester en vie.
- 18 Ce témoignage est loin d'être isolé chez les femmes noires qui ont séjourné dans des pays du Maghreb, où elles sont souvent perçues comme des « femmes-choses » (Goldschmidt, 2005, p. 237). En effet, au-delà de la vulnérabilité économique et sociale décrite ici, ces agressions et violences spécifiques s'inscrivent dans un contexte plus global de racisme anti-Noirs systémique qui imprègne encore largement l'imaginaire populaire maghrébin à cause de son passé esclavagiste (N'Diaye, 2008, El Miri, 2018, Trabelsi, 2019, Chekkat, 2020, Sadai, 2021). Ainsi, jusqu'au début du XX^e siècle, il existe encore des domestiques noires dans les familles marocaines qui effectuent un travail domestique mais aussi sexuel (El Hamel, 2019). Ce racisme touche également les populations noires maghrébines, mais les immigrés subsahariens sont plus vulnérables dans l'espace public et portent rarement plainte en cas d'agression ou de viol.
- 19 Cependant, vulnérabilité n'est pas synonyme d'incapacité à se défendre et les migrants suivis usent de tactiques et font preuve de résistance créative (Foucault, 2001) pour se protéger de ces agressions violentes, notamment en tissant des réseaux de connaissance dans les quartiers périphériques où ils résident. Aristide raconte par

exemple qu'un jour, alors qu'il est encerclé par plusieurs jeunes qui voulaient l'agresser, l'ambiance change radicalement quand l'un d'eux l'identifie comme étant un joueur de football dans une équipe de son quartier. À Takaddoum, Stéphane [Camerounais, né en 1990] ne craint pas les « clochards » puisqu'ils sont ses principaux clients dans le cadre d'un « business » informel de vente d'alcool qu'il a développé. Il constitue des stocks toute l'année afin de pouvoir vendre de l'alcool pendant la période de ramadan où, officiellement, cette vente est interdite sur le marché formel.

IV. La mendicité et les échanges économique-sexuels : les corps comme outils de survie

- 20 Tous les étrangers noirs qui ont séjourné au Maroc connaissent l'expression « taper la salam », ce qui signifie littéralement dire bonjour (لسم , *salam*, en arabe) et demander de l'argent. Globalement, la mendicité fait l'objet d'une ferme condamnation morale de la part des migrants africains francophones rencontrés qui l'associent plutôt aux pratiques des anglophones. Or, le temps long passé à leur côté et le recueil d'entretiens révèlent que beaucoup de personnes que j'ai suivies y ont eu recours à des moments de leur séjour où leur survie en dépendait, notamment pour assurer leur alimentation. C'est le cas d'une majorité de ceux qui ont subi des mesures d'éloignement forcé à la frontière algérienne ou dans le sud du Maroc ou de ceux qui ont vécu dans les campements informels près des enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla. Pour ces derniers, il arrive que le recours à la mendicité soit assumé avec franchise et même spontanément évoqué. Tel est le cas de Bernard [Camerounais, né en 1985] : « Moi j'ai fait ça pendant quatre jours quand j'étais à Oujda, sinon je n'ai jamais tendu la main. »
- 21 Dans ces campements où la survie immédiate est en jeu, l'échelle des valeurs n'est pas la même que dans les villes marocaines, où il semble toujours possible de travailler pour survivre. Ulrich [Camerounais, né en 1999] raconte par exemple que, près de Melilla, certains compatriotes survivaient grâce au racket de ceux qui mendiaient. Lui aussi est socialisé à la pratique de la mendicité des migrants, qui lui montrent et lui expliquent la gestuelle susceptible de susciter la pitié des passants : « Tu cibles une personne, la salues en inclinant le cou d'un côté. Puis tu poses une main sur l'autre : tu demandes pardon pour le dérangement. Ensuite, tu fais le signe de manger : tu dessines un petit rond avec ta main [...] Tu ne dois être ni souriant ni agressif [...] » (Cabrel et Longueville, 2020, p. 134). Ici, même si la vulnérabilité est réelle, le contrôle gestuel produit « le corps spectacle » (Berthelot, 1983) qui permet de s'attirer la générosité des passants.
- 22 Les migrants racontent d'ailleurs que les Marocains sont généreux : « En fait, mendier, ça arrange tout le monde car le Marocain qui voit ça se dit qu'il y a pire que lui, et il est content, il te donne », dit Bernard. « Les Marocains donnent. Oui ! Ils aiment quand tu tends la main, si, si. Ils préfèrent même te donner quand tu mendies plutôt que de te payer ton salaire quand tu travailles. » Cette générosité, bien qu'utile, voire nécessaire dans les cas extrêmes évoqués, n'est pas pour autant bien accueillie par celles et ceux qui ont pratiqué la mendicité. Elle est même largement critiquée par les personnes suivies, pour qui elle est synonyme de mépris, ce qui renseigne sur l'ambivalence des relations entre les migrants et la population locale, une réalité qui n'est pas circonscrite aux situations d'indigence décrites dans cet article.

- 23 Pour les femmes ivoiriennes et camerounaises suivies dans le cadre de cette enquête, la mendicité est d'autant moins envisagée qu'elles considèrent qu'il est plus facile pour elles que pour les hommes de trouver des ressources. Pour Sophie : « Fille et garçon, c'est pas même chose. Fille peut laver assiette, faire ménage, cuisiner, elle s'en fout pendant que garçon pourra pas faire. » Elle travaille comme employée domestique durant deux ans avant de s'installer à son compte comme vendeuse sur un marché de Rabat, après la naissance de son fils. Pour compléter ses revenus, il lui arrive de plier ses bagages en milieu d'après-midi pour aller vendre ses marchandises dans d'autres coins de Rabat ou bien faire du porte-à-porte pour vendre des boules d'attiéké (manioc séché, râpé et grillé) ou de la viande fumée à ses compatriotes ivoiriens. Justine [Camerounaise, née en 1985], qui a traversé plusieurs pays avant d'arriver au Maroc, m'affirme avec fierté n'avoir jamais mendié durant son périple. Lorsqu'elle ne possédait pas de contact ou d'argent pour se loger dans une ville africaine, elle cherchait la compagnie d'un homme pour passer une nuit en sécurité, se faisant parfois, dans les meilleurs des cas, inviter à manger au restaurant ou dormir à l'hôtel. Pour rester fidèle à ses objectifs, à sa quête d'indépendance et d'émancipation économique, elle dit parfois avoir été obligée de « durcir le cœur », c'est-à-dire de mettre ses sentiments au second plan lorsqu'elle a rencontré des hommes avec qui elle aurait aimé rester. De fait, elle s'est comportée comme une quasi-épouse avec ceux qui lui ont apporté une protection et un toit durant des périodes plus ou moins longues. Arrivée au Maroc, avant de loger sur son lieu de travail, un restaurant congolais où elle travaillait comme serveuse et femme de ménage, elle vit six mois chez un étudiant. Elle s'occupe de lui, et grignote même dans ses économies pour lui faire des courses. Elle lui fait à manger mais doit aussi se montrer « disponible » : « Je dormais pas bien ! Si je dors à côté de lui, un moment, il va seulement chercher à prendre. Il y a la nourriture à côté de toi gratuite, gratuite, il faut en profiter. » Dans cette phrase, c'est à la fois le rapport à son corps, comparé à de la nourriture, et la référence à la gratuité qui interpellent. Car sa disponibilité sexuelle et les travaux ménagers sont bien réalisés en échange d'un toit et d'une protection, même si Justine décrit une relation d'affection avec l'étudiant.
- 24 Ce type de relations, qui s'inscrit dans le cadre d'échanges economico-sexuels (Tabet, 2004) est souvent observé par les chercheurs qui s'intéressent aux migrations de femmes disposant de peu de ressources. Pour ces femmes « désirables parmi les indésirables » (Tyszler, 2018, p. 91), le corps, qui constitue à la fois « un handicap et un atout », devient un « capital mobilitaire » (Aragón, 2015), voire un outil de survie. En région parisienne également, il est possible d'observer une « instrumentalisation de la sexualité à des fins d'intégration sociale » (Lévy et Lieber, 2009) pour les immigrées qui rencontrent des difficultés pour se loger, travailler et être régularisées. Au Maroc, les immigrées suivies condamnent toutefois avec virulence le recours exclusif à la prostitution ou à la mendicité, qui sont toutes deux considérées comme des activités plus dégradantes et moins fatigantes que le fait de travailler dans d'autres secteurs, tels que le commerce informel, la restauration ou le travail domestique.
- 25 À l'issue de son périple, et plus de dix ans après avoir quitté le Cameroun, Justine raconte que son expérience migratoire lui a « changé le cerveau ». Ce changement de mentalité, voire même de fonctionnement psychique, est une conséquence de moments intensément vécus dans sa chair, un peu comme si elle avait vécu en surrégime. Ce témoignage fait écho aux écrits de M.-C. Saglio-Yatzimirsky¹⁶ (2019) qui propose une analogie entre les paroles des rescapés des camps de concentration nazis et celles des

migrants traumatisés qu'elle rencontre au centre régional de psycho-traumatisme Paris-Nord. D'après ses analyses, la force de résister pour survivre appelle des transformations spécifiques du fonctionnement psychique qui développe une capacité accrue d'adaptation à l'environnement. Aujourd'hui, Justine aspire plus que tout à une vie ordinaire après avoir multiplié les périodes de survie dans l'insécurité.

- 26 En migration, la survie ne renvoie donc pas uniquement au fait de lutter contre la vulnérabilité socio-économique, la violence et la dégradation du corps, notamment à travers les « techniques de soi », qui sont définies par Michel Foucault (1984, p. 16) comme « des pratiques réfléchies et volontaires par lesquelles les hommes, non seulement se fixent des règles de conduite, mais cherchent à se transformer eux-mêmes, à se modifier dans leur être singulier ». La survie implique également de conserver une capacité à penser des événements marquants, à en tirer une expérience dicible (ce qui est souvent impossible en cas de trauma) et ainsi à garder une image positive de soi-même. Lorsque ce n'est pas le cas, il arrive que la tête « éclate » (Fanon, 1952, p. 14) : c'est ce que décrit une psychologue de la Caritas, rencontrée en mai 2018, en évoquant la récurrence de problèmes de sommeil et d'idées suicidaires chez les migrants de retour des campements qui entourent les enclaves espagnoles. Elle évoque aussi la culpabilité des survivants, notamment de ceux qui se sentent responsables de certains décès. C'est ce type de personnes qui peuvent, par la suite, bénéficier d'un « retour volontaire » auprès de l'OIM, même si certains renoncent au voyage au dernier moment. D'après Maâ (2020), l'incertitude, qui se prolonge jusqu'au moment du départ, est constitutive de ces retours. Les migrants, revenus sans nouveau statut, ni somme d'argent importante dans leur pays d'origine, craignent les regards de leurs proches face à ce qu'ils considèrent comme un échec.
- 27 Cette peur du jugement explique aussi le faible taux de retour malgré des conditions de vie extrêmement difficiles. Au contraire, les difficultés rencontrées déterminent plutôt ceux qui disent « ne pas pouvoir accepter d'avoir souffert pour rien » et leur donnent la volonté de persévérer, au risque de rompre leur équilibre psychique. En cas de maladie mentale, le « héros » parti en envisageant de gagner en notoriété et en respectabilité auprès de ses parents et de ses congénères générationnels glisse alors vers sa figure antinomique, celle du fou (Petit, 2018, p. 144).

V. Conclusion

- 28 Au Maroc, la majorité des personnes migrantes suivies connaît à un moment donné de son séjour la faim, la soif et le froid, qui éprouvent le corps en tant que siège des sensations et des émotions. Certains d'entre eux font l'expérience de la survie à la suite d'arrestations arbitraires et d'éloignements forcés durant lesquels ils ont été menottés et parfois battus. D'autres l'ont vécue dans les quartiers périphériques des villes marocaines où ils résident, à des périodes où ils ont épuisé leurs économies et ne trouvent pas de travail. Dans ces quartiers stigmatisés par les pouvoirs publics, les agressions, qui débouchent sur des vols, des blessures ou des viols, exacerbent le sentiment de vulnérabilité déjà ressenti en raison du manque de moyens et du statut migratoire. En effet, la vulnérabilité est à la fois un phénomène relationnel et contextuel (Brodiez-Dolino, 2015 ; Soulet, 2014) qui ne peut être uniquement relié à des facteurs de risques socioéconomiques.

- 29 Ainsi, contrairement à la vulnérabilité économique et juridique, qui est plus contextuelle (elle peut être résolue par l'obtention d'une carte de séjour ou par le travail), la vulnérabilité ressentie en raison du racisme est structurelle et donc permanente, bien qu'elle varie en intensité en fonction des lieux et des périodes. Cette insécurité est d'ailleurs souvent mise en avant pour justifier le désir de quitter le Maroc, ce qui ne signifie pas pour autant que ces personnes n'en ont pas vécu dans leurs pays d'origine (Andro *et al.*, 2019). Mais la perception du racisme vient s'ajouter aux autres types d'insécurité expérimentés de façon intense. La « galère », quant à elle, renvoie aux affects éprouvés durant ces périodes de vulnérabilité extrême, avec le sentiment que le séjour au Maroc tourne au fiasco et l'impression de perdre le fil de sa propre histoire. Ces dévoilements permettent d'expliquer pourquoi, alors qu'elles n'étaient pas arrivées au Maroc dans cet objectif, plusieurs personnes décident de tenter de traverser le détroit de Gibraltar ou de pénétrer dans les enclaves espagnoles de Melilla ou de Ceuta, même si elles y parviennent rarement. C'est là un constat à rebours des objectifs politiques clamés en Europe pour justifier la militarisation des contrôles et l'enrôlement des pays tiers dans le contrôle des frontières. Au contact de la violence et de la vulnérabilité, les aspirations à la dignité, à la jouissance des « droits de l'homme » et à la mobilité des jeunes Africains n'en sont que décuplées.
- 30 Cet article montre également comment la précarité, la vulnérabilité et la violence s'inscrivent de façon définitive dans les corps en y laissant des traces plus ou moins visibles et permanentes. Toutefois, l'enquête ethnographique révèle que le corps n'est pas qu'une matière à politique (Bayart, Warnier, 2004) dans laquelle s'imbrique la frontière ; il est aussi le lieu de l'intime et le moyen par lequel le vécu biographique et émotionnel de la migration s'effectue. C'est justement parce qu'il y a des politiques et des gouvernementalités, selon Michel Foucault, qu'il y a subjectivation et « techniques du corps » qui visent à s'adapter, à résister et à témoigner de l'expérience vécue – ou, ici, à dire la vérité sur soi-même et sur le sort des migrants africains dans nos sociétés contemporaines.
-

BIBLIOGRAPHIE

Alioua M., Ferrie J-N., Mourji F., Radi S. (2016), « Les migrants subsahariens au Maroc. Enjeux d'une migration de résidence », enquête pour la Fondation Konrad Adenauer. En ligne : https://www.kas.de/c/document_library/get_file?uuid=5757725d-390b-3cbf-1151-999a9653f572&groupId=252038.

Andro A., Scodellaro C., Eberhard M., Gelly M. et l'équipe Dsafhir (2019), « Parcours migratoire, violences déclarées et santé perçue des femmes migrantes hébergées en hôtel en Île-de-France. Enquête Dsafhir », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, n° 17-18, p. 334-341.

Aragón A. (2015), *Migrations clandestines d'Amérique centrale vers les États-Unis*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

- Bayart J-F et Warnier J.-P.** (dir.) (2004), *Matière à politique. Le pouvoir, les corps et les choses*, Paris, Karthala.
- Berthelot J.** (1983), « Corps et sociétés. Problèmes méthodologiques posés par une approche sociologique du corps », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 74.
- Brodiez-Dolino A. et al.**, (2015), « La vulnérabilité, nouvelle catégorie de l'action publique », *Informations sociales*, n° 188, p. 10-18.
- Bureau J.** (2020), *Camerounais à Oran (Algérie) : parcours migratoires, insertions urbaines et lieux de sociabilité*, université Paris Cité, thèse de doctorat en sociologie.
- Cabrel U. et Longueville E.** (2020), *Boza I*, Paris Éditions Philippe Rey.
- Chekkat R.** (2020), « Négrophobie. Les damnés du Maghreb », *Orient XXI*, 11 août 2020, n° 52. En ligne : <https://orientxxi.info/magazine/negrophobie-les-damnes-du-maghreb,4046>.
- El Hamel C.** (2019), *Le Maroc noir : une histoire de l'esclavage, de la race et de l'islam*, Casablanca, La Croisée des chemins.
- Esoffier C.** (2006), *Communautés d'itinérance et savoir-circuler des transmigrant-e-s au Maghreb*, université Toulouse-II-Jean-Jaurès, thèse de doctorat de sociologie.
- Fanon F.** (2002) [1961], *Les damnés de la terre*, Paris, Éditions La Découverte.
- Fanon F.** (2006) [1952], « Le syndrome nord-africain », in Fanon F., *Pour la révolution africaine, écrits politiques*, Paris, Éditions La Découverte.
- Fassin D., Morice A. et Quiminal C.** (1997), *Les lois de l'inhospitalité*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Cahiers libres », p. 107-123.
- Foucault M.** (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- Foucault M.** (1976), *Histoire de la sexualité I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard
- Foucault, M.** (1984), *Histoire de la sexualité II : L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard.
- Goffman E.** (1973) [1959], *La mise en scène de la vie quotidienne*, t. 1 : *La présentation de soi*, Paris, Éditions de Minuit.
- Goldschmidt E.** (2002), « Migrants congolais en route vers l'Europe », *Les Temps modernes*, n° 620-621, p. 208-239.
- Laplantine F.** (2018), *Penser le sensible*, Lausanne, Éditions Agora, p. 18-25.
- Leclerc-Olive M.** (2009), « 19. Enquêtes biographiques entre bifurcations et évènements. Quelques réflexions épistémologiques », in Grossetti M., Bessin M. et Bidart C. (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'évènement*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Recherches ».
- Levy F. et Lieber M.** (2009), « La sexualité comme ressource migratoire. Les Chinoises du Nord à Paris », *Revue française de sociologie*, vol. 50, n° 4, p. 719-746.
- Maâ A.** (2020), « "Le retour incertain d'Aya et de Prince", penser l'incertitude et l'intermédiation des retours volontaires à partir d'une trajectoire féminine en instance de départ depuis le Maroc », *Émulations*, n° 34.
- Mazzocchetti J. et Vander Elst M.** (2017), « Migrations, racisme ordinaire et violences d'État. Réfractions maltaises », *La Revue nouvelle*, n° 2007/1, p. 46-49.
- Mbembé A. et Sarr F.**, « Face à l'esclavage des Noirs, restaurer la dignité doit devenir une passion africaine », *Le Monde*, 27 novembre 2017. En ligne : <https://www.lemonde.fr/idees/>

article/2017/11/25/face-a-l-esclavage-des-noirs-restaurer-la-dignite-doit-devenir-une-passion-africaine_5220237_3232.html.

N'Diaye T. (2008), *Le Génocide voilé*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs ».

Péraldi M. (dir.) (2011), *D'une Afrique à l'autre : migrations subsahariennes au Maroc*, Paris, Rabat et Palerme, Karthala, Centre Jacques-Berque et Cooperazione internazionale Sud-Sud.

Petit V. (2018), « Retours contraints de migrants internationaux au Sénégal : dilemmes familiaux face à la maladie mentale », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 34, n° 2-3, p. 131-158.

Sadai C. (2021), « Racisme anti-Noirs au Maghreb : dévoilement(s) d'un tabou », *Hérodote*, n° 180, p. 131-148.

Saglio-Yatzimirsky M.-C. (2019), « Survivre au meurtre clinique de l'exilé contemporain », in André J. et Coblence F., *Survivre*, Paris, PUF, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », p. 31-52.

Soulet M.-Y. (2014), « Les raisons d'un succès. La vulnérabilité comme analyseur des problèmes sociaux contemporains », in Lardeux L. (coor.), *Vulnérabilité, identification des risques et protection de l'enfance. Nouveaux éclairages croisés*, Paris, La Documentation française.

Tabet P. (2004), *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme ».

Timéra M. (2009), « Aventuriers ou orphelins de la migration internationale : Nouveaux et anciens migrants "subsahariens" au Maroc », *Politique africaine*, vol. 115, n° 3, p. 175-195.

Trabelsi S. (2019), « Comment le Maghreb en est-il venu à rejeter son africanité ? », tribune, *Le Monde*, 24 février 2019. En ligne : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/02/24/racisme-anti-noir-comment-le-maghreb-en-est-il-venu-a-rejeter-son-africanite_5427702_3212.html.

Tyszler E. (2018), « "Boza !" disent aussi les femmes », *Vacarme*, n° 83, p. 82-91.

Tyszler E. (2019), *Derrière les barrières de Ceuta et Melilla. Rapports sociaux de sexe, de race et colonialité du contrôle migratoire à la frontière maroco-espagnole*, université Paris 8, thèse de doctorat en sociologie.

Weyel S. (2015), « Labour Market Situation of Sub-Saharan Migrants in Morocco: The Case of Call Centers », in Khrouz N. et Lanza N. (dir.), *Migrants au Maroc : Cosmopolitisme, présence d'étrangers et transformations sociales*, Rabat, Centre Jacques-Berque et Fondation Konrad Adenauer.

Yene F. D. (2010), *Migrant au pied du mur*, Paris, Éditions Séguier.

NOTES

1. Afin d'anonymiser les données, tous les prénoms des personnes citées dans cet article ont été modifiés. Les prénoms de substitution ont été choisis en fonction des critères sociaux et religieux des prénoms initiaux.

2. Selon les termes de l'OIM, le programme d'« aide au retour volontaire et à la réintégration » (AVRR) vise à offrir une assistance administrative, logistique et financière aux migrants qui décident de retourner volontairement dans leurs pays d'origine, mais qui n'en ont pas les moyens. Parmi les raisons invoquées par les bénéficiaires pour rentrer chez eux, un rapport trimestriel de l'OIM datant de 2017 mentionne en premier lieu les conditions de vie précaires au Maroc, puis l'échec des tentatives de passage vers l'Europe, les raisons familiales, la difficulté de

trouver un travail, le racisme et la xénophobie, l'exploitation, l'escroquerie et les problèmes de santé physique ou mentale.

3. Ces deux villes sont des résidus de l'empire colonial espagnol au Maroc par lesquels les migrants tentent de pénétrer en Europe.

4. Argot ivoirien qui mélange du français avec d'autres langues locales.

5. Au Maroc, les ressortissants d'Afrique centrale et de l'Ouest nomment « clochards » les voyous, délinquants et agresseurs ; il ne s'agit pas de sans domicile fixe.

6. Pour Michel Foucault, la vérité n'est pas essentialisée, elle est produite sur un sol historique. Par « régime de vérité », il analyse la façon dont les configurations historiques produisent et fabriquent des sujets via des pratiques et des institutions sociales, comme le contrôle migratoire. Il s'intéresse également aux processus de subjectivation par lesquels les sujets résistent face aux dispositifs du pouvoir, notamment via des techniques de soi.

7. Les ouvrages mobilisés sont *Migrant au pied du mur* de Fabien Didier Yene (Éditions Séguier, 2010), *Un nègre à Tanger*, de As Malick Ndiaye (Nouvelles éditions numériques africaines, 2015), *Dans la peau de l'immigré : la bible de l'immigré* de Guy Roméo Amougou (Éditions BTIR, 2019) et *Boza !* d'Ulrich Cabrel et Étienne Longueville (Éditions Philippe Rey, 2020).

8. D'après les résultats de l'Enquête nationale de 2021 du HCP, la majorité des migrants (84,9 %) ont quitté leur pays d'origine à partir de l'année 2010 (82 % parmi les hommes et 89,3 % parmi les femmes) contre 15,1 % avant 2010. Un peu plus d'un quart des migrants (27,3 %) ont atteint le niveau d'enseignement supérieur, relativement plus parmi les hommes (30,6 %) que parmi les femmes (22,5 %). Il est toutefois difficile d'estimer les effectifs des populations d'Afrique subsaharienne au Maroc. Le gouvernement a estimé le nombre de migrants en transit entre 25 000 et 30 000 personnes en 2014 (Lenoel et Molinero-Gerbeau, 2019). Mais face à l'installation durable d'une partie croissante de cette population, il faut aussi regarder du côté des résidents étrangers au Maroc pour avoir une idée de leur nombre. Sur les 84 001 résidents étrangers, dont 40 % sont Européens, 22 545 personnes étaient originaires d'Afrique subsaharienne. Ces étrangers d'origine subsaharienne étaient principalement sénégalais (6 066), guinéens (2 424), ivoiriens (2 271), congolais (1 955), mauritaniens (1 560), camerounais (1 310), de RDC (1 160) et maliens (1 139).

9. J'y ai été introduite par Aristide, un informateur-clé de nationalité ivoirienne rencontré en 2013, alors que j'étais stagiaire au sein du groupe antiraciste de défense et d'accompagnement des étrangers et migrants (GADEM). Bien qu'étant doublement extérieure à la société marocaine et à la communauté ivoirienne, je n'ai pas été considérée comme une « outsider » par les habitants de l'appartement car j'y avais déjà résidé avant de débiter l'enquête. J'ai vécu et travaillé au Maroc pendant un an avant de m'inscrire en thèse.

10. Tous les jeunes interrogés mettent en récit une multiplicité de petites activités professionnelles courtes et diversifiées avant le départ au Maroc : dépannage électricité (ventilateurs, frigidaire, etc.), livraison de pain ou d'eau à domicile, commerce, cabine téléphonique, lavage de chaînes et de bijoux, vente de fripes, etc.

11. Dans l'appartement où je réside, trois Ivoiriens se présentent comme des footballeurs qui se sont retrouvés livrés à eux-mêmes à leur arrivée à Rabat, ayant été escroqués par des faux agents sportifs ivoiriens. Deux d'entre eux devaient attendre un visa pour rejoindre une équipe de football en Arménie, le troisième devait intégrer un club de football à Rabat. À titre d'exemples, voir deux articles de presse marocains : Sidiguitiebe C., « Victimes d'escroquerie d'une école de foot au Maroc, ils se retrouvent à la rue », *Tel quel*, 17 août 2015 : https://telquel.ma/2015/08/17/jeunes-subsahariens-victimes-descroquerie-dune-ecole-foot-au-maroc_1459636 ; Clément Di Roma, « Les rêves brisés des joueurs ivoiriens aux portes de la Botola », *Tel quel*, 5 août 2019 : https://telquel.ma/2019/08/05/ils-perdent-du-temps-et-du-talent-les-reves-brises-des-joueurs-ivoiriens-aux-portes-de-la-botola_1647656.

12. Comme la plupart des jeunes dont il est question dans cet article, Patrick n'a pas été entraîné sur la route par des impératifs de survie mais plutôt par la volonté d'améliorer sa situation hors de sa société d'origine, caractérisée par une forte insuffisance des possibilités d'insertion socioprofessionnelle, tout en envisageant de gagner en notoriété et en respectabilité auprès de ses parents et de ses congénères générationnels.

13. Pour en savoir plus sur la SNIA, voir le document de présentation du ministère chargé des Marocains résidant à l'étranger et des Affaires de la migration, non daté, en ligne : <https://marocainsdumonde.gov.ma/wp-content/uploads/2018/02/Strate%CC%81gie-Nationale-dimmigration-et-dAsile-ilovepdf-compressed.pdf>.

14. Pour l'Organisation mondiale de la santé (OMS), il ne fait pas de doute que les migrants ont un accès moindre aux services de santé, car ils appartiennent à des populations criminalisées ou marginalisées qui font face à plusieurs obstacles (manque d'information, barrière linguistique, difficultés sociales et financières, éloignement des services de santé et manque de moyens de transport, etc.). Au Maroc, depuis 2017, seuls les étrangers régularisés bénéficient – en principe – du régime d'assistance médicale RAMed, le dispositif de gratuité des soins à l'hôpital pour les démunis.

15. Au Maroc, les jeunes qui agressent avec violence dans les quartiers populaires agissent souvent sous l'effet de mélanges de psychotropes, dont le cannabis et l'alcool. Le karkoubi, dit aussi « drogue du pauvre » ou « drogue de la violence », est un cocktail artisanal de valium, de colle et de haschich qui susciterait chez les consommateurs des sursauts de violence. Sous ses effets, certains jeunes, reconnaissables dans les rues des quartiers populaires à leurs bras balafrés, s'automutilent. En 2017, 80 % des jeunes Marocains en prison auraient commis des délits sous effet du karkoubi (selon Yabiladi cité par Kathleen Wuyard, publié le 27 février 2018 : <https://parismatch.be/actualites/societe/120807/le-karkoubi-la-drogue-de-la-violence-qui-inquiete-le-maroc>).

16. M.-C. Saglio-Yatzimirsky est anthropologue et psychologue clinicienne au centre régional de psycho-traumatisme Paris-Nord de l'hôpital Avicenne à Bobigny.

RÉSUMÉS

Être une femme ou un homme étranger et noir et souffrir du froid, de la faim et de l'absence de sécurité, ne pas avoir d'existence sociale reconnue : telle est l'expérience des personnes migrantes suivies durant cette enquête au Maroc. Leur point commun est de n'avoir, à certains moments de leur séjour, plus qu'une seule et ultime ressource : leur propre corps. À partir d'une enquête ethnographique menée entre 2016 et 2020 et de l'analyse de corpus biographiques, cet article propose de revenir sur l'expérience vécue de la vulnérabilité extrême et sur les tactiques envisagées pour y faire face. Il présente une analyse centrée sur les corps des migrants conçus comme des surfaces sur lesquelles des « régimes de vérité » s'inscrivent, en tant que lieu de domination et de résistance créative.

Being a foreign, black woman or man, suffering from cold, hunger and lack of security, with no recognized social existence: this is the experience of the migrants we followed during this survey in Morocco. What they have in common is that, at certain points in their stay, they have only one ultimate resource left: their own bodies. Based on an ethnographic survey conducted between 2016 and 2020 and the analysis of biographical material, this article proposes to revisit the lived

experience of extreme vulnerability and the tactics considered to cope with it. It presents an analysis centered on migrants' bodies conceived as surfaces on which "regimes of truth" are inscribed, as sites of domination and creative resistance.

INDEX

Keywords : vulnerability, violence, migration routes, Morocco, body

Mots-clés : vulnérabilités, violences, parcours migratoires, Maroc, corps, survie

AUTEUR

ANNÉLIE DELESCLUSE

Docteure en sociologie

Chercheure associée à l'UMR Développement et sociétés et à la LMI Movidia

annelie.delescluse[at]univ-paris1.fr